

Enfin silence

Les Pérégrines : un mot au féminin pluriel pour évoquer nos féminismes ; un nom en hommage au roman éponyme de Jeanne Bourin, historienne, romancière, grand-mère et figure d'inspiration d'Aude Chevrillon, la directrice de la maison.

Notre ambition : vous proposer un voyage intellectuel en publiant des textes toujours pertinents, souvent impertinents, qui, par des voix fortes et hardies, des plumes belles et singulières, observent le monde par différentes fenêtres, nous amènent à faire un pas de côté, nous poussent à mieux appréhender l'autre, l'étrangeté, la diversité, nous livrent des trajectoires inspirantes pour dessiner une société plus humaine.

Couverture et mise en page : Flora Monnin
© Éditions Les Pérégrines, 2026
Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines
21, rue Trousseau 75011 Paris
www.editionslesperegrines.fr

Ruslan Hordiienko

Enfin silence



Éditions Les Pérégrines

Je suis tombé amoureux d'une fille.

Un jour, je lui déclare mon amour, mais cet amour n'est pas réciproque. Nous devenons tout de même amis. Nous nous voyons fréquemment, jouons aux échecs et nous enivrons ensemble.

L'amour m'apparaît à nouveau concevable, son refus à elle, précipité, ses yeux avides. Je commence à traduire tous ses gestes comme une invitation, tous ses regards comme une déclaration. Toutes mes pensées lui sont destinées, mon temps lui est dévolu, mes rêves lui sont dédiés. Je vois mon amour affamé, et bien que je m'efforce toujours de le lui cacher, je sens qu'elle le devine.

Un soir, après une projection de film chez elle, je reste seul une vingtaine de minutes dans le hall de l'immeuble, à m'infliger le reste de la bouteille de vin qu'on avait entamée ensemble. Sûr de vouloir lui dire *je t'aime*. Certain de cette réciprocité. Impatient d'y céder. Je remonte, frappe à sa porte, gêné par ces

mots que je suis sur le point de lui livrer, convaincu pourtant qu'elle les attend. Je lui confie *je t'aime*, je compte sur un *moi aussi*.

Non. Elle déclare n'éprouver aucune attirance pour moi, aucune passion, aucun amour. Rien. Nous nous quittons en nous prenant dans les bras, et j'associe désormais cette étreinte à un espoir mourant.

Puisqu'alors je vivais dans un déni que seuls les mots ont su briser, je cherche à mieux saisir ce qui se dit sans eux, la manière dont je perçois le silence et dont je l'interprète. Me vient l'idée de m'imposer le silence comme une contrainte : si je ne l'apprivoise pas, il continuera d'inventer ses propres histoires.

Je décide de rencontrer des gens sans échanger un mot, pour comprendre et réussir à ne parler qu'avec le corps. Pour tenter de lire dans un regard, un geste, un pli du visage : aveu, désir, proposition, rejet, indécision. De sorte à ne plus jamais être blessé.

Comme c'est dans l'attirance et la séduction que naît mon tourment, j'en fais le point de départ. Je télécharge des applications de rencontre, sous un faux nom, par anticipation, car les mots et les prénoms n'auront pas leur place, et j'écris en description :

« Viens, on va dans un café, on s'installe à une table et on ne prononce aucun mot. On se dévise, on s'exprime avec nos gestes, nos regards, nos sourires... Et ce n'est qu'au bout d'un certain temps, si on le veut, bien sûr, que l'on s'adresse la première parole. Ou que l'on se quitte, sans connaître la voix de l'autre. »

Fantine

3 avril 2022, Lyon

Rendez-vous donné à 16 heures au bar L'Âne sans queue.

J'arrive à 15 h 50 et commande un allongé. Le bar est presque désert. Les barmans, lassés d'essuyer le comptoir, guettent la porte, espérant de nouveaux clients. Leurs pauses clopes ponctuent ce calme inhabituel. Même la musique a baissé, comme pour s'accorder au silence ambiant. Tout semble figé : la poussière dans la lumière, les gens confortablement installés, un livre dans une main, un café refroidi dans l'autre.

Vers 16 heures, je reçois un message de Fantine m'informant de son retard, sans préciser combien

de minutes je devrai l'attendre. L'appréhension de la rencontre surgit. À 16 h 10, une fille vêtue entièrement de noir – veste en cuir, pantalon, pull et chaussures – entre dans le bar et se dirige vers le comptoir. Je l'observe mais, ne distinguant pas son visage sans mes lunettes, je retourne m'amuser avec un appareil photo argentique que je viens d'acheter. Occuper mes mains distrait mon stress. Mon intuition me suggère qu'il ne peut s'agir que de Fantine, mais ma raison, par crainte de l'admettre, s'obstine à me convaincre que ça n'est pas elle.

Après avoir commandé un expresso, la fille finit par s'installer à ma table. Nous nous dévisageons brièvement pour nous assurer que nous ne nous sommes pas trompés de personne. Nous n'osons pas rire, pas même sourire. Nos yeux se baissent régulièrement, nos regards se détournent. Nous nous tortillons en quête d'un meilleur appui sur la chaise en même temps que nos coudes mènent leur propre bataille avec la table. Je prolonge chaque gorgée, observant le café qui ne descend pas, prétexte pour éviter tout contact visuel, redoutant ce qui suivra.

Fantine tremble un peu, certainement de peur. Je finis par fixer ses yeux en guise de bonjour et de reconnaissance d'avoir accepté le jeu. Je présume

qu'un regard ferme me donne une forme d'assurance que je n'ai pas, alors j'en profite. Je prépare les phrases à dire, s'il y avait à le faire, mais cela me déconcentre. La parole racle ma gorge, seule ma bouche fermée l'endigue encore.

Elle observe mon appareil photo, le prend, le repose. Nous explorons le visage de l'autre. Mon regard, en fuyant le sien, atterrit sur ses oreilles – les yeux ne sont pas les seuls à séduire, et c'est moins intimidant ainsi : ses lobes sont un brin bas, tendus par des boucles d'oreilles trop lourdes. Je suis la courbe de l'hélix qui s'écarte du crâne à mesure que mes yeux remontent. Observer ces replis, c'est s'offrir une pause dans le tumulte des expressions du regard. Ils ne provoquent ni gêne ni vertige. Ne clignent jamais, ne froncent pas, n'évitent rien. Sa peau fine rosit, chauffée par la lumière de l'extérieur. Fantine est très belle : les épaules légèrement tournées vers l'avant, les cheveux roux assez longs et les sourcils courbés comme un parfait arc-en-ciel. Dans le silence, aucun bouton, ni aucune ride, n'échappent au regard, les traits paraissent plus dessinés et le visage de l'autre plus beau soudain, plus familier. Son sourire, naïf, souligne sa gentillesse, elle a certainement dû en être victime.

Elle enlève sa bague, je la prends, la repose. Nous nous trémoussons sur nos chaises comme si nos yeux évitaient de trop se regarder : cela leur demanderait trop de calme, trop de sang-froid. Le jeu de fuite. Cette cadence se fait notre rituel. J'enlève ma boucle d'oreille, elle la prend, la repose. J'essaie de la remettre – sachant bien que je ne sais pas mettre mes boucles d'oreilles – et n'y parviens pas. Fantine rigole et m'aide à le faire. Ses doigts sont tièdes, maladroits, tremblants à cause du café. Elle cherche le trou à tâtons avec le bout du métal froid de l'anneau, frôle ma nuque de l'ongle, et son regard me prie de ne pas bouger. J'écoute sa respiration, pleine de concentration. Elle écarte doucement mes cheveux sans se rendre compte que j'ai tout à coup la chair de poule – ses yeux absorbés ne quittent pas le bijou, qu'elle finit par refermer, me le signifiant d'un petit sourire timide. C'est notre premier contact physique. La mollesse de son toucher, bien que désintéressé, c'est évident, suscite chez moi l'envie de mettre en avant mon plus beau profil, et donc de dissimuler mon énorme nez.

Avec la parole, j'aurais désamorcé la tension par une plaisanterie. Avec ce silence, je me garde de faire le moindre mouvement. Par précaution.

Pointant du doigt sa tasse vide, de peur que plus rien ne la retienne ici, je lui propose un deuxième café. Elle refuse. Son geste est net. Peut-être en a-t-elle assez de ma compagnie. Mon corps se raidit et mes yeux trahissent ma nervosité. En voyant cela, elle sort son carnet et se met à esquisser une potence pour le jeu du pendu. J'écris la lettre « O ». C'est la première lettre du mot. Ensuite les deux dernières, le « R » et le « E », que je devine aussi. Aucune des lettres suivantes n'est la bonne et, de toute façon, ce nouveau jeu n'est qu'une déviation pour ne pas nous regarder dans les yeux. Le mot qu'elle a imaginé était « Ovaire ». Je m'oblige à rire et tourne l'index contre ma tempe, pour dénoncer mon imbécillité – je ne m'attendais pas à un mot si sérieux. Fantine rigole à son tour. Je saisis vite mon argentique et la prends en photo, après un léger hochement de tête de sa part. Elle se recroqueville, la tête inclinée, ses mains croisées sur son ventre. La voilà, ma première photo. Je n'osais pas jusque-là utiliser mon appareil tant les réglages sont compliqués.

Fantine a l'air mélancolique par son atonie qu'elle tente de dissimuler à travers quelques prudents élans de vitalité : un sourire, un balancement du pied, une respiration plus marquée. Pour contraster, je me déhanche dans tous les sens. Lorsque je me calme

enfin, nous nous regardons dans le blanc des yeux pour la première fois – le silence du silence n'est pas moins incommodant. Une minute. Deux minutes. Peut-être cinq. Ce regard pince ma curiosité. Je me surprends à suivre la danse subtile de ses iris, qui vagabondent de ma bouche à mon front, puis s'attardent sur mon œil gauche. Elle cligne lentement des paupières, profite du noir, de la redécouverte de mon regard. Je me dissous dans le sien, je sens mon cœur ralentir, mes épaules se détendre. Mais craignant déjà que ce moment ne s'éternise, mes yeux cèdent, se ferment et se dérobent.

Je remarque ses tatouages. L'un d'eux ressemble à une fleur... mais aussi à une douche. Évaluant la plaisanterie assez drôle, je crayonne une douche pour me moquer du dessin. Elle ne réagit pas et me montre à la place son troisième tatouage. Un grand tatouage dans le dos. D'un mouvement de menton, elle me demande si j'en ai aussi. Je secoue la tête et dessine un avion pour expliquer que, si j'en faisais un, ce serait ça. À côté, elle écrit « baleine ou avion ? ». Visiblement mon dessin ressemble plus à une baleine qu'à un avion. Elle prétend avoir une phobie des baleines. J'écris : « ça existe donc ? », je l'ignorais. Elle répond « peut-être » et sourit.

Elle range le stylo, le reprend aussi vite et griffonne « t'es très-très beau à regarder ». J'ai l'impression que son regard, cependant, que ce soit avant d'écrire ce mot ou après, ne s'est pas vraiment attardé sur mon visage. Je doute de sa sincérité. J'écris « Merci ! Toi aussi ! », et ajoute, puisqu'intimidé par son compliment : « En vrai, c'est de la triche d'écrire... » Fantine ricane et referme le carnet. Nous nous regardons fugacement, encore et encore. Elle prend mon appareil photo pour me photographier. Elle ne sait pas le manipuler, je le lui débloque et montre où il faut appuyer. Voilà la deuxième photo de ma pellicule.

Je lui propose à nouveau un deuxième café qu'elle accepte. Souriant, je me précipite vers le comptoir et commande deux allongés. Lorsque le serveur les apporte, Fantine prononce un tout petit merci. À peine audible. Je lui lance un regard sidéré. En vérité, je suis content d'entendre sa voix, même si je ne suis pas parvenu à la discerner distinctement. Nous buvons nos cafés, essayons de le faire simultanément. C'est le jeu du rythme – il faut s'occuper avec ce qu'on a.

Je la scrute. Son index caresse la table, ses yeux s'arrêtent sur mon cou avant de glisser sur mes lèvres. Je sens une certaine pression, pareille à celle que l'on

éprouve quand on se retrouve avec un inconnu dans un ascenseur étroit. Je me dis qu'elle voudrait peut-être m'embrasser. Faible soupçon. C'est plutôt moi qui le voudrais. Nous peinons à prolonger ce regard car mes pensées me font papillonner.

Fantine rouvre le carnet. Nous ne savons plus avec quoi nous divertir. Pour nous occuper, nous enchaînons des jeux qui, à force, finissent par devenir routiniers. Quand je déchire une feuille et fabrique un avion en origami, elle essaie de répéter mes gestes mais échoue. J'achève mon avion et fixe les barmans pour obtenir l'autorisation du décollage. Ils disent « vas-y » et je le lance. Il vole bien. Un autre client, près duquel l'engin de papier a atterri, le renvoie dans ma direction. Je l'attrape en l'air et vais m'asseoir sous les brefs applaudissements d'autres clients. Fantine froisse son avion, puis le répare et dessine des hublots dessus. Je m'amuse toujours avec le mien, crayonne une baleine sur une des ailes et y écris « cadeau ». Fantine le met dans son carnet, immédiatement je dérobo le sien et l'insère dans son verre d'eau. Elle le replace dans le mien. Je vide alors, l'air vainqueur, mon verre, l'avion dedans. C'est un jeu ridicule, enfantin, qui nous revient comme un réflexe – un peu bête, peut-être, mais il nous accapare tout entier.

Il nous tient, nous amuse, nous évite d'avoir à penser à la suite.

À l'aide d'un stylo, Fantine demande : « Quand est-ce que je pourrai te parler ? » J'écris « quand tu veux », ajoute « si tu le veux », ajoute encore « ce n'est pas moi qui décide ». Elle répond par « il faut décider ensemble ». Nous restons alors dans un silence de prudence et discrétion. J'attends, elle attend. Pourquoi s'y accrocher alors qu'on pourrait y mettre un terme ?

Imitant une cigarette, Fantine m'interroge pour savoir si je fume. Je ne fume pas. Elle retrouve le stylo et commence à griffonner : « Veux-tu m'accompagner ? » J'acquiesce avant même qu'elle ait terminé sa phrase. Je vais aux toilettes le temps qu'elle roule sa cigarette, puis nous sortons. Je la lui enlève de sa bouche et, sachant bien que je ne sais pas faire, aspire une grande bouffée pour me ridiculiser – belle distraction. Je tousse. Fantine rigole.

De retour à l'intérieur, j'écris : « Tu veux parler alors ? » Nous gardons un court silence et Fantine prononce ses premiers mots. Je ne me souviens plus d'eux. Le silence a tenu bon une heure. Silence de curiosité, entre l'abondance et l'avertance.

Ma voix s'avère – elle l'affirme – plus grave qu'elle ne l'imaginait. Nous bavardons, laissant de longues pauses entre les phrases. Il est difficile de parler après un silence d'une heure, néanmoins toute la pesanteur d'une première rencontre s'est dissipée. Je ne fais plus de projection sur ses intentions et n'essaie plus de me faire passer pour le plus beau garçon du monde. Nous échangeons sur nos vies, mais très peu sur l'expérience que nous venons de vivre. Je lui avoue ne pas m'appeler Roméo, comme je me suis présenté sur l'application, et lui laisse deviner mon vrai prénom à l'aide du Pendu. Elle le devine rapidement, le trouve même joli et je la remercie. Fantine m'offre quelques autres compliments. Gêné et ne sachant en faire en retour, je me tais. D'autant plus que, me dis-je, répondre à un compliment par un compliment appauvrirait les deux.

Je lui propose de nous promener. Avant de quitter le bar, Fantine profite des toilettes pendant que je photographie secrètement son carnet. Dans la rue, je m'enquiers : « Sur une échelle de 1 à 10, tu es triste à combien ? » – ses yeux sont pleins de désespoir, jamais ouverts complètement. Sans beaucoup hésiter, elle choisit le 8. Son copain s'est suicidé. Fantine raconte brièvement les circonstances de sa mort ainsi que son

impact sur les restés-vivants. J'admire les personnes qui se sont suicidées, moi-même je songe à le faire vers mes cinquante ans – à condition d'avoir parachévé tout ce que j'ai prévu d'accomplir. Toutefois je ne m'aventure pas à lui poser trop de questions de peur de la froisser. Je ne connais pas ses limites. Nous ne nous connaissons pas.

Nous continuons notre promenade. Fantine parle beaucoup moins qu'au début. Elle admet préférer le silence à la vanité des mots. Moi, je comble le silence en disant tout et n'importe quoi.

Sur le chemin, nous croisons une dame en train de fumer, accoudée sur le bord de sa fenêtre. Je lui demande l'autorisation de la prendre en photo. Elle accepte. Nous échangeons quelques mots avant de lui souhaiter une bonne soirée. La dame souligne la beauté de mon modèle en désignant Fantine. Fantine n'a pas entendu alors je le lui répète. J'ajoute : « C'est la dame qui le dit... » puis : « Je ne peux que le confirmer. »

Nous terminons notre promenade. Nous nous disons merci devant l'arrêt de métro et nous quittons en nous prenant dans les bras, sachant que nous ne nous reverrons plus, et c'est peut-être là le seul moment où nous avons réussi à être complètement sincères.